

Apollonios Dyscole : la syntaxe et l'esprit

Frédéric LAMBERT

Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3

ERSS (UMR 5610)

1) Introduction

On pourra facilement reprocher au travail que je présente ici une certaine imprudence, dans la mesure où il confronte des concepts appartenant à des théories et surtout à des époques très éloignées : d'un côté les textes du grammairien alexandrin Apollonios Dyscole¹ (2^e siècle de notre ère), et de l'autre des concepts ou des notions de linguistique actuelle. Une telle confrontation peut sembler illusoire et naïve, du fait même de son anachronisme de principe. Mais, d'une part, un lecteur très éloigné dans le temps du texte qu'il lit a toujours tendance à plaquer sur ce texte la grille de son propre système de référence, et ma démarche d'explicitier en partie cette grille, ou du moins une grille. Et d'autre part recourir à des notions actuelles permet à mon sens de faire "travailler" la lecture en faisant apparaître des lignes de cohérence qui, autrement, passeraient inaperçues.

¹ Je préfère rendre à notre grammairien son nom grec. La plupart des commentateurs sous son nom latinisé d'Apollonius. Pour être tout à fait cohérent, il faudrait l'appeler Apollonios Dyscolos !

Plus précisément ici je m'intéresse à la confrontation suivante :

1) du côté des conceptions actuelles, je recourrai à la notion d'esprit en tant que *mind* telle qu'elle est interrogée dans les sciences dites cognitives. Pour la linguistique, il s'agit d'une mise en rapport entre les catégories et le fonctionnement de l'esprit d'une part et les catégories et le fonctionnement de la langue d'autre part. Quelles que soient les différences entre les diverses théories d'inspiration cognitiviste en linguistique, je pense qu'elles partagent certaines propriétés dans la façon qu'elles ont d'envisager les phénomènes linguistiques comme des processus mentaux dont le modèle est l'individu (le sujet parlant), ce qui les oppose à la démarche structuraliste, où les unités linguistiques s'agencent en quelque sorte d'elles-mêmes à partir d'un système.

Voici quelques références possibles pour ces linguistiques cognitives : Searle (1992), Langacker (1987-1991), Culioli (1991), Sperber et Wilson (1986), Fauconnier, (1984 et).

2) du côté d'Apollonios Dyscole je m'interrogerai sur le statut du sémantique dans les conceptions et les analyses syntaxiques, surtout dans son traité de *Syntaxe*. Le point de départ de cette interrogation se situe dans le fameux texte de I, §2 :

τὸ γὰρ ἐξ ἐκάστης λέξεως παρυφιστάμενον νοητὸν τρόπον τινα στοιχεῖόν ἐστι τοῦ λόγου, καὶ ὡς τὰ στοιχεῖα τὰς συλλαβὰς ἀποτελεῖ κατὰ τὰς ἐπιπλοκάς, οὕτω καὶ ἡ σύνταξις τῶν νοητῶν τρόπον τινα συλλαβὰς ἀποτελέσει διὰ τῆς ἐπιπλοκῆς τῶν λέξεων. Καὶ ἔτι ὃν τρόπον ἐκ τῶν συλλαβῶν ἡ λέξις, οὕτως ἐκ τῆς καταλληλότητος τῶν νοητῶν ὁ ἀντοτελής λόγος.

En effet, le contenu de pensée (τὸ νοητόν) qui est le signifié conjoint à chaque mot est, si l'on peut dire, un 'élément' de la phrase, et, de même que les éléments produisent les syllabes par leurs enchaînements, de même la construction [qui assemble] les contenus de pensée produira, si l'on peut dire, des 'syllabes' par l'enchaînement des mots ; ou encore, de la même façon que les syllabes donnent le mot, de même la congruence des contenus de pensée donne la phrase complète.²

Ce texte appelle au moins quelques remarques :

² Les traductions de la *Syntaxe* sont celles de J.Lallot (1997).

Il montre d'abord une intrication étroite entre syntaxe, congruence et "contenu de pensée". En même temps, les commentateurs remarquent le caractère isolé du texte. C'est évidemment une incitation à chercher d'autres textes qui aient trait au rapport entre syntaxe et "contenu de pensée".

D'autre part, tel qu'il est, ce texte peut s'interpréter de plusieurs façons :

1) on peut le considérer comme un texte plutôt philosophique d'inspiration stoïcienne mais sans véritable conséquence sur la syntaxe. C'est notamment l'interprétation de Householder (1981), qui avoue ne pas bien comprendre, mais fait de νοητόν un équivalent du stoïcien λεκτόν "*exprimable*". Cette interprétation revient à marginaliser ce texte ;

2) une seconde interprétation consiste à faire des catégories de pensée une projection maladroite des catégories linguistiques. Cela revient à préserver le statut d'autonomie de la syntaxe, et c'est un autre aspect des conceptions de Householder (1981) qui se trouve alors mis en avant ;

3) mais on peut aussi voir dans le νοητόν une sorte de "notion" préconstruite, à l'oeuvre dans la construction syntaxique, un peu dans l'esprit des conceptions culioliennes de la syntaxe. Dans cette perspective, on peut dire alors que la syntaxe utilise des catégories de pensée "naturelles" et non, comme dans 2), des catégories propres à la langue. Mais cela n'empêche pas de faire de la construction elle-même une opération proprement linguistique.

C'est cette dernière interprétation que j'adopterai et le travail qui suit a notamment pour objet d'argumenter en sa faveur en montrant comment, sur un certain nombre de points essentiels, la démarche d'Apollonios s'appuie sur une théorie de l'esprit.

Mais l'enjeu de ce texte et de l'interprétation que je propose ne se limite pas à cet aspect. Ce passage constitue apparemment une référence capitale pour qui serait tenté de voir dans la syntaxe d'Apollonios un simple emboîtement morphologique, dont les unités seraient les mots et l'aboutissement la phrase. Réintroduire l'esprit dans l'interprétation de la syntaxe apollonienne, c'est récuser son statut de simple combinatoire morphologique.

2) modularité 1

Dans un certain nombre de cas, il apparaît qu'Apollonios rejette dans ses raisonnements les analyses trop étroitement morphologiques. La combinatoire ne se fait donc pas au niveau des éléments eux-mêmes mais, par une sorte de modularité, entre plusieurs niveaux de fonctionnement. En voici quelques exemples.

En I,§70, pour expliquer que l'article n'est pas compatible avec ἀλλήλων, Apollonios en propose une paraphrase en cas droit + cas oblique, ce qui ne correspond pas strictement à une analyse morphologique mais à une logique syntaxique (qui pourrait pencher du côté de la "forme logique" chomskyenne). Cette analyse est appuyée par le recours à la forme sémantique de l'énoncé, puisque "avec un verbe, ἀλλήλων dénote une diathèse transitive entre personnes".

Le développement en III §27-49 est consacré à la notion de συνέμπτωσις (*coïncidence, ambiguïté*). Or ce concept permet précisément de faire apparaître le caractère distinct du niveau syntaxique (qui désambiguïse) par rapport au niveau morphologique, qui est la source de l'ambiguïté. Là aussi, Apollonios présente la congruence syntaxique comme un niveau de fonctionnement linguistique spécifique intermédiaire entre la morphologie et l'interprétation sémantique, conformément à une approche modulaire.

Enfin je renverrai au passage (II, §142) où Apollonios propose un raisonnement original où les contraintes morphosyntaxiques interfèrent de façon modulaire avec le niveau

syntaxico-sémantique: le réfléchi *σάυτόν* ne peut apparaître au cas direct car les verbes ont un cas direct comme “signifié conjoint”; il serait donc redondant; en principe, le nominatif verbal pourrait se fléchir en cas oblique, mais la morphologie l'interdit.

Il me semble que ces raisonnements montrent d'une part que la syntaxe d'Apollonios ne saurait être réduite à une combinatoire unidimensionnelle et d'autre part que les aspects sémantiques jouent un rôle essentiel dans l'architecture syntaxique. Le prétendu isolement du texte du début de la *Syntaxe* risque bien d'être une fiction.

3) Mémoire et connaissance partagée

Les termes de *mémoire* et de *connaissance partagée* ne se trouvent pas tels quels chez Apollonios. Mais les concepts correspondants jouent un rôle non négligeable dans l'analyse de la référence. Là encore, la base de la description est apparemment morphologique, puisqu'il s'agit de classes de mots comme l'article ou du rôle du classement (*μερισμός*) des mots. Seulement, dans ce cadre, Apollonios utilise des concepts qui ne relèvent pas de la morphologie mais plutôt de ce qu'on pourrait appeler le fonctionnement mental.

C'est le cas par exemple dans le traitement de l'anaphore, considérée par Apollonios comme la “signification propre” (*ἰδίᾳ ἔννοιᾳ*) des articles³. Dans un passage comme I,§43, l'anaphore est définie comme “l'indication d'une personne déjà connue”. Cette définition n'a pas échappé à nos contemporains⁴, qui font d'Apollonios le premier grammairien à avoir proposé une approche mémorielle de l'anaphore. De ce point de vue, les textes les plus significatifs sont ceux où Apollonios s'approche le plus de la notion même de mémoire en

³ On sait qu'Apollonios inclut dans cette classe l'article défini (“article prépositif”) et le relatif (“article postpositif”).

⁴ Hélas, à l'heure où je rédige ce travail, je ne parviens pas à retrouver les références d'un article qui mentionne Apollonios sur cette question.

évoquant la personne “qu'on a d'avance en tête” (ὁ πάλαι νοούμενος)⁵. On peut considérer que ce type d'anaphore relève de la mémoire dans le sens où seul le locuteur se trouve impliqué ici.

En revanche, certains phénomènes d'anaphore méritant la présence d'un article présuppose une connaissance partagée. C'est le cas par exemple du nom des lettres, dont Apollonios dit qu'ils comportent un article quand il y a “connaissance préalable”⁶. C'est encore la même analyse qu'il propose pour les articles qui accompagnent les compléments d'un génitif partitif, articles qui ont précisément pour effet de marquer la relation partie/tout⁷. On notera au passage que la description d'Apollonios dans ce texte constitue un remarquable exemple de raisonnement par effet de sens, la relation partie/tout résultant à la fois du génitif partitif et de la présence de l'article. Surtout, on prêtera attention au fait que ce que nous appelons anaphore mémorielle correspond à la prise en compte du seul locuteur, alors que ce que nous appelons connaissance partagée correspond en fait à la prise en compte de l'interlocuteur.

Il faut probablement rapprocher de ces deux cas celui des interrogatifs, qui est abordé dans le fameux passage (I §30-35) où Apollonios explique la répartition entre interrogatifs adverbiaux et interrogatifs nominaux par la présence de l'opposition verbo-nominale. Le moteur d'emploi des interrogatifs se trouve cette fois dans l'ignorance du locuteur, à laquelle est censée répondre la connaissance de l'interlocuteur. Dans ce qui n'est évidemment qu'une esquisse d'une théorie de l'interrogation, Apollonios fait jouer un rôle essentiel aux connaissances présupposées chez les interlocuteurs pour décrire l'emploi des interrogatifs.

⁵ I, §133, où l'expression apparaît deux fois. Voir aussi I, §147.

⁶ I, §48.

⁷ I §57-58

4) Catégorisation et conceptualisation

Parmi les concepts familiers des approches cognitives du langage, on trouve bien sûr ceux de catégorisation et de conceptualisation, qui jouent un rôle clé dans l'identification des opérations sous-jacentes aux phénomènes linguistiques à des opérations mentales.

Différents aspects de la démarche d'Apollonios vont dans ce sens.

En premier lieu, un certain nombre de textes se laissent interpréter à partir de la notion de prototype. En voici quelques exemples. Pour Apollonios, l'anaphore propre à l'article peut parfois renvoyer au référent “par excellence” (κατ'ἐξοχήν), *le Poète, le Grammairien* (I §43). Il est alors considéré comme “le meilleur de tous” (ὁ πάντων προήκων), “le modèle du genre” (ὁ γενικώτατος). On pense ici au “meilleur exemplaire” de la catégorie, ou au centre de la notion culiolienne. L'autre versant de la catégorisation se trouve par exemple en I §33, est évoqué un emploi “marginal”, “décalé” (παρεμπίπτων), de ποδαπός (*de quel pays*) au sens de ποῖος (*quel*). Ailleurs, c'est à la catégorisation grammaticale que s'applique ce point de vue: en III, §2, le pronom αὐτός est appelé “appositif” parce qu'il est “le plus fréquent” dans cette position. Il n'est pas jusqu'à la notion centrale de καταλληλότης (*congruence*) qui échappe à l'effet de prototypie: en III §131, il est dit que la conjonction ἵνα causale est “plus congruente” (καταλληλότερος) avec le passé: le comparatif implique naturellement des degrés dans la congruence⁸. Enfin, on notera que le concept de “personne” (πρόσωπον) s'interprète de façon prototypique, dans la mesure où il renvoie principalement à une personne humaine et même parfois à un locuteur (ce qui suppose que la fusion sujet d'énoncé/sujet d'énonciation est prototypique), tout en

⁸ La note 310 de J.Lallot plaide en faveur d'une interprétation comparative de καταλληλότερος.

recouvrant en même temps la notion beaucoup plus large d'actant. Ainsi, dans III §149, à propos des “personnes soumises à l'action”, Apollonios affirme qu' “il faut absolument qu'elles subissent la diathèse pour attester qu'elles pâtissent”. Les mêmes présupposés se retrouvent en III §87, où “celui qui dit οὐκ ἔδειρα [je n'ai pas rossé] abolit la diathèse originaire [impliquée] par la personne qui a attesté sa diathèse passive en disant avoir été rossée”, étrange passage qui, selon moi, ne peut s'interpréter que si l'on fait de la personne qui parle d'elle-même le prototype de la personne.

Sur le même thème, c'est plutôt la conceptualisation qui se trouve en jeu à mon sens si l'on compare les deux termes de *πρᾶγμα* (acte) et de *διάθεσις* (diathèse). L'acte correspond au signifié verbal pur, indépendant des personnes et des modes, tel qu'il est représenté par l'infinitif (voir notamment III, §58-59 et 95-96). Au contraire, la diathèse c'est l'acte en tant qu'il est localisé dans des personnes. Je crois qu'on a là une différence qui ressortit à la conceptualisation du procès verbal beaucoup plus qu'à une simple distinction morphologique et syntaxique. Ce fondement conceptuel de la terminologie apollonienne est d'après mes lectures largement représenté dans les textes et cela mériterait un parcours systématique. Mais il y a au moins un point qui en constitue une illustration frappante, c'est le rôle de l'ἰδίᾳ ἔννοια (signification propre) dans la catégorisation des mots. Evidemment les choix spécifiques d'Apollonios pour décrire le sous-bassement conceptuel des catégories linguistiques ne sont pas intégralement acceptables en eux-mêmes en toute rigueur. Mais il s'agit d'abord de comprendre une démarche, et ici on ne peut que constater une convergence avec certains de nos contemporains. Qu'on pense en particulier au travail de R.W.Langacker (1987) sur la base conceptuelle de l'opposition verbo-nominale, ou au concept de notion chez Culioli. Un dernier passage intéressant à ce sujet concerne une discussion sur les impératifs de troisième personne. Apollonios s'oppose à ceux qui prétendent qu'ils simultanément à la

deuxième personne puisqu'ils ne s'adressent pas à ceux que les ordres indiqués concernent. Il conclut en disant que “les ordres ne concernent pas les allocutés, mais ceux qui sont conçus (νοουμένων) à la troisième personne” (III § 113). La démarche d'Apollonios consiste bien ici (comme en beaucoup d'autres passages) à reconstruire la conceptualisation sous-jacente à l'énoncé pour en expliquer le fonctionnement. On notera la présence dans ce texte, et dans bien d'autres, du terme νοουμένων (conçus), qu'il faut distinguer de tous les termes qui renvoient à la signification et donc partent des énoncés eux-mêmes.

Enfin il est remarquable qu'Apollonios recourt souvent à des conceptualisations complexes, qu'on peut appeler des parcours ou dérivations. A la suite du même passage sur les impératifs de troisième personne (§115), la place des interlocuteurs se trouve redéfinie comme étant “en suppléance (ἐναλλασσομένως) pour la transmission de l'ordre, puisque, encore une fois, il n'y a pas d'ordre bien formé sans deuxième personne”; on a donc un parcours qui suppose que la troisième personne est ici une deuxième personne transposée. C'est encore un parcours conceptuel (concernant à nouveau l'énonciation) qui est nécessaire pour expliquer que l'on puisse dire περιπατεῖται ἡ ὁδός (litt. la route est marchée) car

Il y a aussi des verbes qui signifient une diathèse active, mais qui n'ont pas de forme passive correspondante du fait que, les [objets] qui subissent la diathèse étant inanimés, ils ne pourraient pas attester leur passivité, à moins que quelqu'un ne prenne sur lui de disposer leur discours⁹. (III, §152)

La formule est évidemment étrange, mais je crois qu'elle peut s'interpréter dans la perspective d'une dérivation du même type que celle des impératifs de troisième personne.

5) Inférence

Une des caractéristiques de la démarche d'Apollonios est de recourir à l'argumentation pour décrire la rationalité du langage, qu'il appelle λόγος. Mais le raisonnement n'est pas

⁹ C'est moi qui souligne.

seulement un outil explicatif, il est également interne au langage. On l'a déjà vu dans les exemples immédiatement précédents. Mais on en trouve d'autres manifestations chez Apollonios. Notre grammairien affectionne les scénarios qui mettent en scène ce type de raisonnement inférentiel qui n'est pas sans évoquer la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson (1986), dans laquelle on sait que l'inférence joue un rôle essentiel. Dans le passage déjà évoqué sur les interrogatifs (I §30-35), sont déroulées les étapes d'une série d'interrogations permettant de parcourir l'ensemble du dispositif référentiel de la langue: existence, attributs, dénomination etc. dans un ordre qui est présenté comme logique. De même, dans les génitifs pluriels partitifs (I §59), Apollonios montre l'implication d'une supériorité numérique du génitif sur les parties. Un cas d'utilisation significative de l'inférence se trouve également dans le passage (III §99) censé justifier l'existence apparemment paradoxale de l'optatif (a priori tourné vers l'avenir) passé (en l'occurrence le parfait !): Apollonios évoque le cas d'un père dont le fils a pu gagner aux Jeux Olympiques mais qui ne le sait pas encore; il peut alors être amené à dire: "Ah! Puisse mon fils avoir gagné!". Le raisonnement descriptif (le père ne peut s'exprimer ni au présent ni au futur) se trouve refléter le raisonnement du père, axé non sur les événements mais sur la connaissance de ceux-ci. Enfin j'évoquerai l'étonnant passage (I, §138) où Apollonios montre qu'un nom propre implique une deixis, l'inverse n'étant pas vrai :

on peut être "celui-ci" sans être forcément "Ulysse", mais si on est "Ulysse", on est forcément du même coup "celui-ci".

Là encore, la langue a en quelque sorte intériorisé une forme d'inférence.

6) Iconicité

La terminologie alexandrine ne connaît pas l'iconicité, terme qui réfère à une ressemblance entre la forme linguistique et la signification, comme l'ordre des propositions et la succession des événements. Mais Apollonios n'ignore pas la notion d'iconicité dans ses

analyses. Cela mérite d'autant plus d'être noté que, comme on sait, le grec est une langue à ordre syntaxique relativement libre. En I, §135, le contraste entre ὁ δοῦλος ὁ ἐμός (mon esclave, litt. le esclave le mien) et *ὁ ἐμός ὁ δοῦλος (litt. *le mien le esclave) s'explique par le fait que les adjectifs présupposent les substantifs. L'ordre des éléments de l'énoncé est donc conforme à la hiérarchie sémantique. En II, §29, la place du verbe entre le cas direct et le cas oblique est iconique de son rôle qui consiste à attribuer à chacun sa "position diathétique". En III, §85-87, l'ambiguïté fonctionnelle de deux accusatifs construits avec un infinitif est résolue par l'ordre : l'agent précède le patient¹⁰. En IV §9, l'accentuation est stable pour les mots qui ne connaissent qu'un seul type de construction (nom, verbe, pronom etc.), mais la préposition pouvant être postposée connaît deux accentuations: quand l'accent remonte (anastrophe, dans le cas des prépositions dissyllabiques), cela signifie que la préposition régit le mot précédent; quand l'accent porte sur la fin de la préposition, celle-ci régit le mot suivant. Le passage le plus surprenant est encore II, §77, où il est dit qu'il existe un ordre normal (en gros, régissant / régi), y compris entre des propositions : "s'il fait jour, il y a de la lumière" est l'ordre naturel de la pensée et non l'ordre inverse "s'il y a de la lumière, il fait jour". En III, §61, les dérivés de forme base + suffixe (par ex. γοργότερος) sont glosés dans le même ordre en mot simple + mot de même sens que le suffixe (γοργός + μάλλον). Enfin, en IV §59, l'anaphore est décrite comme une marque iconique de la temporalité dans la mesure où elle fait intervenir un avant et un après: dans le tour à valeur temporelle ἐξ οὗ (depuis que, litt. de + relatif neutre au génitif), l'article postpositif (=

¹⁰ Evidemment, on peut toujours dire que cet ordre, à l'époque d'Apollonios était le plus fréquent. Le raisonnement est tout de même là.

le relatif), du fait de son fonctionnement anaphorique, déclenche une interprétation temporelle de la préposition.

7) Motivation

Sans aller aussi loin que l'iconicité, la motivation est un type d'explication rationnelle qui tend à rapprocher le fonctionnement linguistique et le fonctionnement mental en attribuant au système linguistique la plus forte cohérence logique possible. Quelques textes d'Apollonios vont dans ce sens. Ainsi, en II §3-4, la double flexion pronominale (le début de mot distingue les personnes et la fin les cas) se justifie parce que la distinction des deux catégories exige deux zones distinctes de variation morphologique, et d'autre part la localisation de la variation en cas s'appuie sur la hiérarchie nom / verbe, la préséance du nom imposant comme variation principale (c'est-à-dire selon Apollonios à la finale) la catégorie nominale du cas, tandis que la catégorie verbale et "accidentelle" de la personne se trouve reléguée en début de mot. Un autre passage important se situe en II §22-24, où Apollonios cherche à rendre compte de l'irrégularité des formes pronominales comparativement à la "régularité" des formes nominales. Son argumentation repose sur l'idée que l'accès à la référence des noms est radicalement différent de celui des pronoms. Les noms réfèrent en renvoyant à des qualités (ce qui nécessite une multitude de noms et toutes sortes d'autres procédés linguistiques), tandis que les pronoms ont recours à la deixis: ils sont donc peu nombreux (chaque pronom vaut pour tous les noms) et les plus distincts possibles. On notera dans ce passage que la deixis est reliée à la perception, ce qui les dispense, contrairement aux noms, de recourir à des compléments variés (adjectifs, noms composés):

Mais les pronoms, qui, par la deixis qu'ils incluent, n'ont rien d'autre en vue que la substance d'un référent présent, ont prise aussi sur les accidents secondaires qui affectent la qualité – j'entends ceux que peut appréhender le regard: blanc ou noir, long, ou court. (En effet, l'âme échappant à la deixis, il n'est pas possible que les pronoms donnent à voir les accidents qui la concernent). (II §24)

On voit bien dans ce texte que le fonctionnement des catégories linguistiques n'est ni autonome, et donc plus ou moins arbitraire, ni dépendant strictement de la réalité objective, mais de nos facultés perceptives, exactement comme dans le cas des possessifs, la répartition personne/cas reçoit des limitations de la forme même du mot. Il est d'ailleurs intéressant de rapprocher ce texte de celui où Apollonios fait de l'anaphore pronominale, qui semble contredire la définition des pronoms à partir de la fonction déictique, une forme de deixis mentale, où l'esprit n'est pas l'objet de la deixis mais le substitut du regard:

il faut considérer que la deixis qu'ils comportent s'adresse à l'esprit; si bien qu'il y a des deixis du regard et des deixis de l'esprit. (II §12)

Les raisonnements qui font appel à la notion de congruence (καταλληλότης) sont également souvent révélateurs de ce point de vue. Les explications qu'ils proposent ne sont pas limitées à une combinatoire de catégories ou de sous-catégories. Elles s'appuient généralement sur la cohérence des représentations. C'est le cas par exemple de la description des combinaisons possibles entre la conjonction ἄν (le cas échéant) et les temps verbaux en III §21. C'est toute la catégorie de la modalité, notamment potentielle, qui se trouve impliquée ici, la combinatoire n'étant que le résultat visible et observable de la cohérence représentationnelle.

Dans un autre domaine, celui de la morphologie pronominale, Apollonios, après avoir justifié l'hétéroclisie des pronoms personnels, comme on l'a vu plus haut, explique la régularité flexionnelle de mots comme ἐκεῖνος (celui-là) en évoquant le flou inhérent à la deixis d'un objet un peu éloigné (II §26).

8) Solidarité cognitive

Les psychologues de la cognition évoquent à propos de la catégorisation l'existence d'un principe d'économie cognitive lié au principe de réalité, qui veut que les propriétés

perçues sont hiérarchisées de telle sorte qu'une propriété en appelle automatiquement d'autres, par une relation de solidarité¹¹. Au fond, c'est un peu le principe du sémème appliqué à la représentation des catégories. Or on trouve dans les argumentations d'Apollonios des conceptions qui vont tout à fait dans ce sens, dans la mesure où la solidarité entre catégories est liée à la réalité perceptive.

Par exemple, la deixis des pronoms de troisième personne, qui n'est rien d'autre qu'un moyen de pallier les imprécisions de la référence des verbes de troisième personne (II §13 sq.), est susceptible d'un renforcement (ἐκεῖνος / ἐκεινοσί). Mais le pronom αὐτός n'a pas de valeur déictique, il n'a donc pas non plus de renforcement (II, §14). Plus nettement encore, le passage déjà cité (II §24) montre la solidarité perceptive dans le regard sous-jacent à la deixis. On remarquera aussi qu'en II, §45, par une sorte de métonymie, la deixis trouve sa source dans le regard qui accompagne le remplacement des noms par les pronoms, regard qui repose lui-même sur la visibilité des personnes désignées.

En II, §51-52, Apollonios évoque le phénomène des “signifiés conjoints” (παρυφιστάμενα), cascade de catégories (personne, nombre, cas, mode...) entre lesquelles s'instaure une hiérarchie: dans ce passage c'est entre la valeur affirmative et le signifié modal de l'indicatif (en grec, mode de la détermination: ὀριστική). Ailleurs (III §59), c'est le nombre qui est présenté comme dépendant de la catégorie de la personne. Surtout, dans le même texte, la modalité (diathèse de l'âme) est présentée comme dépendante de la catégorie de la personne car

ce sont les personnes ayant part à l'acte qui attestent, par le truchement du verbe, la diathèse qui est en elles.

¹¹ Voir à ce sujet Dubois (1991).

En III §26, le nombre des participes est inclus dans le genre et le cas. Cette différence de traitement se retrouve dans le texte déjà cité (II §22-24) où la complexité référentielle justifie la solidarité entre les autres cas et le nominatif, dans le cas des noms, tandis que la deixis pronominale lève cette solidarité. Enfin

On constate ainsi que les solidarités catégorielles chez Apollonios s'appuient toujours, en dernier ressort, sur des modes de représentation.

9) Cohérence textuelle

A plusieurs reprises, Apollonios fait intervenir dans ses argumentations ce qu'il appelle d'une façon ou d'une autre le "contexte" (παρεπόμενος λόγος, τὰ ἐπακολουθοῦντα τοῖς λόγοις). En fait, on constate que ce dont il s'agit dans ces textes (II §97 et §102), qui traitent de la différence entre formes fortes et formes enclitiques des pronoms dans des vers d'Homère, n'a rien à voir avec la simple distribution. Il est question de cohérence textuelle, c'est-à-dire en réalité de pertinence. Apollonios vise explicitement, dans ces passages où il discute de problèmes apparemment de pure forme (car ce n'est pas seulement la question philologique de l'établissement du bon texte qui est en cause), l'interprétation vraisemblable en contexte:

il en va ici, comme dans les innombrables autres cas d'ambiguïté: la décision résulte de la logique du propos(ἐκ τῶν ἐπακολουθούτων τοῖς λόγοις) et non de l'enclise ou de l'orthotonèse. (II §102)

10) Compositionnalité et abstraction

On trouve chez Apollonios une conception abstraite de la compositionnalité, qui vient doubler la compositionnalité stricte. Cette dernière correspond tout simplement à l'analysabilité morphologique, les composantes sémantiques d'une forme étant marquées par des éléments distincts. C'est le cas par exemple des désinences casuelles. Mais dans d'autres cas, la compositionnalité est plus abstraite en ce sens que le marquage morphologique est soit

partiel soit absent. Apollonios reconstruit alors une architecture sémantique sous-jacente qui se révèle par ses conséquences au niveau de la congruence syntaxique. A nouveau, cela suppose que la compositionnalité, quelle qu'elle soit, trouve sa cohérence au niveau de la représentation.

Le texte en III § 58 montre que les verbes comportent deux niveaux de diathèse: la “diathèse de l’âme” (= le mode) qui vient qualifier un acte (= le procès). Or certains verbes, désignent un procès suffisant pour former un prédicat plein, tandis que les verbes de volonté désignent un procès “vide” qui nécessite un procès plein complémentaire, exprimé à l’infinitif. Cet exemple me semble illustrer le fait que la nature de la représentation (ici l’opposition entre procès vide et procès plein, ainsi que l’opposition, marquée morphologiquement cette fois, entre méta-procès modal et procès constitutif) influe sur l’organisation linguistique.

Autre exemple intéressant, le paragraphe III §96 énumère des cas de niveau plus ou moins grand d’abstraction, liés à la compositionnalité : de même que εἴθε (ah! si...) est un adverbe de souhait, susceptible de renforcer l’optatif associé à un acte, de même beaucoup de mots incorporent une valeur qui peut être exprimée par un mot autonome: γράφω (j’écris) inclut ἐγώ (moi), Αἴαξ (Ajax) inclut εἷς (un), Ἰλιόθεν (d’Ilion) inclut ἄλλοθεν (d’ailleurs), etc.

Il arrive aussi que la compositionnalité débouche sur un concept unique à partir de plusieurs concepts. En III §134, l’aoriste forme avec la conjonction ἄν (le cas échéant) un nouveau concept, celui de potentiel, comme on l’a déjà vu. Pour Apollonios, la conjonction a levé la valeur propre de l’indicatif (ou plus précisément “déterminatif”). De même, en IV §25, le tour grec équivalant à “le pour-quoi” (τὸ πᾶρὰ τί) suppose deux niveaux d’élaboration

sémantique: “pour” / “quoi” d'une part et “le” / “pourquoi” d'autre part. Dans ce dernier cas, Apollonios suppose un niveau d'élaboration plus abstrait qu'il appelle “l'acte suppléé mentalement” (τὸ νοούμενον ἔξωθεν πρῶγμα).

11) Paraphrase

Il y a bien sûr chez Apollonios un usage de la paraphrase qui va dans le sens d'une anticipation du métalangage: dire qu'un optatif équivaut à “souhaiter” + “verbe” (puissé-je marcher = je souhaite marcher) c'est, à un certain niveau, donner un fondement “naturel” à la catégorie “optatif”. Mais c'est en même temps donner aux formes linguistiques une source sémantique, dans la mesure où c'est la manipulation de classes synonymiques qui est censée justifier une analyse.

C'est notamment tout le problème du sous-entendu qui se trouve ainsi posé. En III §66, Apollonios résout le problème de l'infinitif épistolaire non dépendant (*Théon à Apollonios se réjouir*) en “complétant” la phrase avec un verbe sous-entendu: *souhaite* ou *dit*. On pourrait voir dans ce procédé une simple paraphrase explicative. En fait, si on se reporte un peu plus loin au §77, on constate que ce qu'Apollonios appelle “verbe sous-entendu” est réellement présent dans la structure. Cela implique notamment qu'on ne peut pas rajouter un verbe réel en surface car

on ne peut admettre comme bien formée la construction d'un infinitif avec deux verbes à l'indicatif.

Mais la base de cette reconstruction syntaxique est bien sémantique car il suffit de supprimer l'interprétation épistolaire pour que l'interdiction soit levée. Et on notera que c'est un verbe du **type** de *souhaite* ou *dit* qui est reconstruit, et non un verbe précis (pour Apollonios, c'est la valeur impérative qui est essentielle). Le sous-entendu a donc ici un statut différent de ce que la grammaire traditionnelle entend par là: présent dans la structure, il n'est en fait que sémantiquement présent; il n'est pas effacé.

Je crois que c'est le même fonctionnement qu'on retrouve en III §76, où la paraphrase utilisée suppose non seulement une reconstruction sémantique mais même une orientation pragmatique: δει φιλολογεῖν (il-faut étudier) est glosé en ἐπεὶ λείπει τὸ φιλολογεῖν, φιλολογῶμεν (puisque fait-défaut le-fait-d' étudier, études), paraphrase qui explicite les implications pragmatiques de l'énoncé de base. Et c'est encore le mot νοούμενον (conçu, que l'on a en tête), ainsi que παρυφιστάμενον (signifié conjointement) qui vont servir à qualifier les paraphrases de l'impersonnel μέλει (fait-souci):

*μέλει το φιλοσοφεῖν Πλάτωνι [le-fait-de philosopher fait-souci à Platon],
φροντίδα Πλάτωνι ἐμποιεῖ ἡ φιλοσοφία [la philosophie cause de la préoccupation à Platon]*

Il est difficile de ne pas accorder à la paraphrase ici un statut sémantique.

12) Pragmatique

Il y a certainement encore beaucoup à faire pour décrire les aspects énonciatifs et pragmatiques de la démarche d'Apollonios. Mais je voudrais ici insister sur la base "cognitive" de ces aspects.

Par exemple, quand on demande: "Qui marche?" on attend une réponse sous forme de nom propre, ce qu'Apollonios formule en disant que "nous avons en tête les noms propres" (τὰ κύρια νοεῖται). La forme de la réponse se trouve donc mentalement anticipée si l'on en croit ce texte (I §120). De même, dans les justifications données en I §130 de l'usage des formes adverbiales des interrogatifs, le choix est guidé par la reconstruction du cheminement mental du locuteur, d'une façon très comparable à ce que propose la théorie de la pertinence.

En II §44, les pronoms personnels sont censés trouver leur source dans la nécessité de distinguer les personnes lorsqu'on s'adresse à quelqu'un, la première personne ayant la

maîtrise du choix de la deuxième. Ce qui me frappe ici, c'est que la source pragmatique (où pointent les concepts d'énonciateurs et de co-énonciateurs) est présenté avec une très grande généralité, ce qui signifie que les catégories pragmatiques sont bien préconstruites.

Dans le passage déjà discuté (III §86-87) concernant l'ordre des accusatifs construits avec le même infinitif, on a eu l'occasion de souligner qu'Apollonios élabore une forme originale de dérivation où la position de locuteur est prototypique: le passif c'est la forme utilisée par celui qui a subi l'action pour en parler. Le statut énonciatif se trouve ainsi au premier plan de la construction de l'énoncé, mais là encore il est envisagé dans une perspective en quelque sorte "naturelle", la préséance du discours de la personne active venant de la préséance de la position active. Ce "réalisme" n'est pas nécessairement à prendre pour une naïveté objectiviste. Il me semble qu'on peut aussi bien le prendre pour une représentation qui sous-tend l'organisation linguistique.

Dans une discussion assez compliquée à laquelle je renvoie (I §106-107) et qui concerne la présence ou l'absence de l'article dans certaines constructions, Apollonios fait intervenir la temporalité pour justifier les énoncés proposés: le passé permet l'article, le présent et le futur ne le permettent pas. Mais de quelle temporalité s'agit-il? Evidemment pas de la temporalité des événements. Il s'agit de celle qui est liée à la construction même de l'énoncé: si la propriété est considérée comme passée, elle est présupposée et donc elle peut être accompagnée de l'article, dont la valeur anaphorique implique précisément ce type de "passé"; si elle est construite ou envisagée dans l'avenir par l'énoncé, alors l'anaphore est impossible et par voie de conséquence la présence de l'article. Cette prise en compte de la temporalité énonciative me paraît tout à fait remarquable, même si elle n'est pas théorisée. Je pense qu'il faut la mettre au compte d'une attention toute particulière à la conceptualisation de l'énonciation dans les énoncés eux-mêmes.

Enfin je voudrais insister sur l'importance du dialogue dans la représentation de la langue chez Apollonios. Le dialogue c'est d'abord une forme de présentation pour l'auteur de la *Syntaxe*: beaucoup d'analyses sont des réponses à des objections ou à des descriptions proposées par d'autres grammairiens; certaines objections sont même suscitées par l'auteur lui-même dans une sorte de prolepse rhétorique. C'est évidemment une façon classique d'argumenter. Mais cette forte présence au cœur d'un texte grammatical d'une forme particulière de dialogue me paraît surtout révélateur de l'importance de l'argumentation dialoguée dans la représentation du langage.

Car beaucoup d'exemples se présentent aussi à partir d'une situation de dialogue. On a déjà cité le passage sur les interrogatifs en I §30-35 où les questions succèdent aux réponses autant que l'inverse.

Surtout, un texte me semble particulièrement intéressant: il s'agit de l'interprétation d'un échange très simple. Si quelqu'un dit: "As-tu écrit?", on répond "Oui" si c'est vrai, "Non" si c'est faux. Et Apollonios conclut:

Ainsi l'interrogation, complétée par l'affirmation, redevient un indicatif.

Au-delà de la sémantique d'apparence vériconditionnelle, c'est surtout la collaboration entre les interlocuteurs qui me semble notable ici: l'interlocution proprement dite se trouve ainsi à la base de la construction de la référence. Ne nous trompons pas, il ne s'agit pas ici de polyphonie intégrée dans un discours émanant d'un seul locuteur, mais de plusieurs locuteurs concourant ensemble à l'élaboration du discours. C'est donc à nouveau la représentation des facteurs pragmatiques qui vient nourrir la description du fonctionnement linguistique, des éléments aussi abstraits a priori que l'ὀριστική (indicatif) se trouvant réinsérés dans l'acte de parole.

13) Modularité 2

On en arrive ainsi à une nouvelle forme de modularité, où la grammaire elle-même se trouve intégrée dans la construction des énoncés. C'est dans cette perspective qu'on peut comprendre le texte (III §53) où Apollonios cherche à expliquer l'accord avec le neutre pluriel : le prétendu accord entre le sujet au neutre pluriel et le verbe au singulier est dû en fait à l'homophonie entre le nominatif et l'accusatif, qui “rend l'incongruence difficile à percevoir (δύσληπτον)”. Tel quel, ce raisonnement peut sembler simpliste et ad hoc; mais est-il si éloigné des hypothèses qui font du neutre sujet un non-agentif? Mais le plus important n'est pas là, il est dans le fait que la construction des énoncés est le produit non de l'actualisation d'une grammaire statique mais d'une grammaire intégrée à la parole, d'une grammaire en acte, où la représentation de la structure grammaticale joue un rôle essentiel. Par ailleurs, on notera que les phénomènes phonétiques et morphologiques se trouvent contribuer à la construction de la grammaire des énoncés au même titre que des règles proprement syntaxiques. Pour qui est familier des batteries d'arguments d'Apollonios, il n'y a rien là de surprenant.

Un autre texte révélateur de la façon dont Apollonios envisage les relations entre les composantes de la grammaire est celui où il explique la rection des verbes de perception à partir de la nature sémantique de la diathèse (III §169-172). Généralement, ces verbes se construisent avec le génitif; mais la diathèse du verbe ὀρᾶν (voir) étant “particulièrement active”, on ne s'étonnera pas qu'elle régit l'accusatif. Ce qui est en cause ici n'est pas simplement une sémantique limitée à la langue, c'est en fait la réalité de la perception qui est ainsi prise en compte par la syntaxe. Apollonios conclut en effet ce passage sur la vue par le commentaire suivant:

La vue n'est pas favorablement disposée à recevoir des [objets] extérieurs une contre-diathèse passive, car à cette diathèse supplémentaire on fait obstacle en fermant les yeux.

On remarquera ici que la diathèse n'est pas qu'une catégorie sémantique du verbe: c'est un mode de représentation du réel perçu. De la même manière, à la suite de cela, il est montré que si φιλεῖν (aimer) et ἐρᾶν (être épris de) se construisent respectivement avec l'accusatif et avec le génitif, c'est que l'un “est l'affaire d'une personne sensée et de mérite -comme les pères aiment leurs enfants”, tandis que l'autre est celle “d'une [personne] qui n'a pas son sens et dont la raison est dérangée”. Si l'on accepte la distinction proposée plus haut, on pourrait dire que c'est la représentation du *pragma* comme *diathesis* qui est censée conditionner la construction syntaxique des verbes.

Si, par conséquent, on admet le caractère modulaire des descriptions “syntaxiques” d'Apollonios, dans la mesure où toutes les composantes de la construction des énoncés se trouvent mobilisables dans les argumentations et les descriptions qu'il propose, il ne s'agit en aucun cas d'une superposition de niveaux, et encore moins d'un jeu de construction qui irait de l'élément phonétique à l'énoncé (dont les niveaux benvenistiens sont peut-être un avatar), mais bien plutôt d'un processus complexe où le νοῦς (esprit) joue un rôle essentiel.

14) Conclusion

Dans notre parcours, il est clairement apparu que la conception apollonienne de la syntaxe fait jouer un rôle constant aux facultés de représentation non seulement du monde mais aussi du langage lui-même. C'est précisément là que me semble résider l'originalité d'Apollonios. Les nombreux aspects de sa démarche dont j'ai cherché à montrer qu'ils pouvaient nous faire penser à nos conceptions cognitivistes se trouvent intégrés à une perspective qui n'est autre qu'un modèle de construction des énoncés. La source de la grammaire est donc un locuteur-modèle, à la fois concepteur et constructeur du discours. C'est ce locuteur qui constitue le point focal à partir duquel Apollonios interprète les phénomènes syntaxiques, qui ne sont par conséquent ni sémantiques ni purement formels

(morpho-syntaxiques) mais mis en perspective par les représentations (l'esprit) du locuteur. Mais le locuteur n'est pas seul face à la construction des énoncés: les énoncés sont conçus comme des éléments d'un dialogue et en fonction d'un rapport au monde qui joue le rôle d'univers du discours. Le locuteur d'Apollonios construit ainsi sa place à partir de la représentation de sa propre place dans le monde en tant que locuteur. C'est notamment pour cela qu'il est censé élaborer sa grammaire dans le moment même où il construit ses énoncés. Le mot *suntaxis* en grec, y compris chez Apollonios, signifie aussi *composition* d'une œuvre littéraire ou autre. La syntaxe pour Apollonios risque d'être, non pas un ensemble de règles statiques, mais cette activité de composition des énoncés qui définit la nature même du locuteur: être ce que nous appelons un sujet parlant, centre organisateur de l'acte de parole.

Il n'est sans doute pas indifférent que bien souvent Apollonios dans ses argumentations évoque le moment de la création du langage: ce truchement n'est qu'une façon de désigner la place fondamentale qu'il entend donner au locuteur dans la construction des énoncés. Autrement dit, derrière tout énoncé, il y a, tel un homoncule, l'ombre du sujet parlant.

Références

APOLLONIUS DYSCOLE, 1997, *De la construction*, introduction, texte et traduction par Jean Lallot, Paris, Vrin

CULIOLI Antoine, 1991, *Pour une linguistique de l'énonciation*, Ophrys

DUBOIS, Danièle, 1991, *Sémantique et cognition: catégories, prototype, typicalité*, Paris, Ed. du CNRS

FAUCONNIER Gilles, 1984, *Espaces mentaux: aspects de la construction du sens dans les langues naturelles* Ed. de Minuit

FAUCONNIER Gilles, 1997, *Mappings in thought and Language*, Cambridge University Press

HOUSEHOLDER, Fred W., 1981, *The Syntax of Apollonius Dyscolus*, translated and with commentary. Amsterdam: Benjamins

LANGACKER Ronald W., 1987-1991 *Foundations of Cognitive Grammar*, Stanford University Press

SEARLE John R., 1992 *The Rediscovery of the Mind*, MIT Press (traduction française *La redécouverte de l'esprit*, Gallimard 1995)

SPERBER et WILSON, 1986, *Relevance: communication and cognition* Harvard University Press (traduction française *La pertinence*, éd. de Minuit, 1989)